

## Défi, déni, mépris... et compagnie

« *Citius, altius, fortius* » (plus vite, plus haut, plus fort) : la devise des jeux olympiques est presque aussi vieille que le monde. Mais il faut reconnaître que la compétition n'est pas, comme le rire, le propre de l'homme : tout le vivant y est soumis. Elle participe à l'instinct de survie. Elle est un stimulant mais aussi une arme de séduction massive : on n'aime que les vainqueurs. « *Vae victis* » (malheur aux vaincus) disaient aussi les latins. Le vaincu est rejeté, méprisé, oublié. Il faut dominer l'autre, le surpasser, triompher.

Mais pourquoi sacraliser la compétition au point de justifier la violence qu'elle dégage et les souffrances qu'elle impose ? Pourquoi en faire un spectacle lucratif flattant souvent nos bas instincts ? Pourquoi renforcer l'injustice au lieu d'encourager l'effort et la persévérance afin que chacun soit méritant ? Ne serait-ce pas là la tâche de toute société civilisée ? Mais sommes-nous civilisés ?

Hors du sport et du spectacle, il est un domaine où les vainqueurs sont nobélisés et les vaincus radiés de l'ordre, où les magnats de la pharmacie piétinent les miséreux que l'on appelle « patients », où la seringue de plus en plus remplie est brandie toujours plus haut, menaçant les pauvres hères tremblants de peur à l'idée de succomber aux maladies. La santé de l'homme fait l'objet de la compétition la plus insidieuse et la plus immorale qui soit. Déjà dénoncée par Ivan ILLICH dans son livre célèbre « *Nemesis médicale* », la politique médico-vaccinale transforme le monde en hôpital pour des patients à vie sur qui tout peut être expérimenté uniquement pour satisfaire la gloire illusoire de quelques champions de l'industrie des « drogues » qui se défient. Le désastre « iatrogène » qu'engendre un tel système, est, de toute évidence, imminent.

Si l'on emprunte à Thorsten VEBLEN, un pertinent mais méconnu économiste norvégien du 19<sup>ème</sup> siècle, une pensée pour illustrer notre propos, ce serait celle-ci : « *La tendance à rivaliser, à se comparer à autrui pour le rabaisser est d'origine immémoriale : c'est un des traits les plus indélébiles de la nature humaine... C'est sans doute dans la tendance à l'émulation qu'il faut voir le plus puissant, le plus constamment actif, le plus infatigable des moteurs de la vie économique* » [1].

Pour gagner, pour montrer qu'il est le plus fort, l'homme est prêt à tout. L'industrie pharmaceutique nous donne à voir, précisément, jusqu'où peut aller la soif de puissance. Inutile de dépeindre les mœurs sauvages des habitants de la planète « Médicament », ni leurs forteresses regorgeant de dollars, ni les entrepôts où sont stockés tous les poisons à écouler, ni les usines à vaccins qui turbinent jour et nuit. Ce qu'il faut voir avant tout, c'est la guerre impitoyable que les grands groupes se livrent pour être les premiers à fourguer le poison le plus sophistiqué au bon peuple qui, Pavlov oblige, ouvre la bouche dès que la pitance arrive !

Dans cette course effrénée rien ne compte que le triomphe de l'argent et du pouvoir, l'un n'allant pas sans l'autre. Les vaccins H1N1, comme tous les autres, sont les fruits de cette rapacité galopante associée au désir irréprensible de « gagner ». Malheureusement, les scientifiques sont les acteurs de ce jeu, au même titre que les financiers. Tant que les cobayes seront là, dociles, captifs, résignés, tout leur sera permis.

Il est heureux cependant de constater que, malgré le conditionnement et la répression, la prise de conscience s'opère et gagne du terrain. Les volcans que l'on croyait endormis, se réveilleront. Puissent leurs cendres barrer la route aux « saigneurs » de l'humanité et ensevelir à jamais les vieux dogmes et la tyrannie qu'ils lui imposaient.

Françoise JOËT